

L'observatoire du progrès // Mai 2024

écrit par Raphaël Pomey | 20 mai 2024

Chaque mois, nous vous proposons un voyage dans les caves dorées de l'île aux Enfants qui nous sert de réalité quotidienne. Retour sur ces événements que vous n'avez pas forcément vus mais que vous vous réjouirez d'oublier.

Nemo Erectus

écrit par Raphaël Pomey | 20 mai 2024

Nemo n'a pas brisé le code. Il vient de nous l'imposer.

Une université à la Hamas

écrit par Raphaël Pomey | 20 mai 2024

Certains l'appellent l'antichambre du chômage. Mais ils ont tort. L'université fait aussi un très bel incubateur d'opportunistes.

Pour en finir avec le wokisme (qui n'existe pas)

écrit par Raphaël Pomey | 20 mai 2024

Jusqu'au dernier quart du 20^{ème} siècle, nos sociétés vivaient encore dans des temps historiques. Les pouvoirs en place (Église, famille, armée...) ne se cachaient pas d'être exclusifs et verticaux. Il était hors de question pour eux de partager leurs privilèges et leurs prérogatives : ils connaissaient encore souvent, à ce titre, une chose qu'on appelait la contestation.

Le crime de pensée n'avait pas encore été éradiqué, une batterie d'articles de loi à l'appui, et une autre réalité pouvait encore faire rêver. Beaucoup s'employaient à la faire advenir, d'ailleurs. Lorsque les jeunes bourgeois de Mai 68 jetaient des pavés dans la rue contre la police et l'ancien monde, leurs idéaux gauchisants pouvaient certes paraître grotesques ou dangereux, mais ils dénonçaient un adversaire à peu près vivant. Le général de Gaulle était encore au pouvoir, la famille n'avait pas volé en éclats grâce à l'omniprésence des spécialistes du *genre* et l'Église ne renonçait pas encore à sa singularité en cherchant à « cheminer » avec ses fidèles pour leur faire pratiquer le qi gong dans des « city churches ».



Square Charles de Gaulle, Toulouse, en 1968. Ou quand la révolte s'inscrivait encore dans l'histoire. (André Cros/Wikimedia Commons)

Mais dans la carnavalisation terminale du McMonde qui vient, qui saura encore dénoncer [le ridicule d'une assurance maladie qui nous apprend à préparer des gâteaux, faire des tours à dos de poney et ramasser des déchets durant notre footing](#) ? Pas grand monde. Il faut dire que les bons sentiments sont devenus hégémoniques. Un exemple ? Dans notre réalité de substitution, même les manifestations contre les autoroutes prennent désormais la forme de « cyclo-parades festives et politiques » (24 heures du 20 avril dernier). DJ à vélo, exposition en collaboration avec le festival BDFIL et demande de requalifier le tronçon d'autoroute Ecublens-Maladière « en boulevard urbain » ... Aucun artifice de la sacro-sainte fête ne saurait être oublié pour une « commémoration » (sic) en bonne et due forme des 60 ans de l'A1 entre Lausanne et Genève.

« Chacun veut la même chose, tous sont égaux »

Dans un tel Disneyland de la contestation, plus personne ne

veut renverser le pouvoir : pourquoi y songer puisque la révolte elle-même est organisée par les élus que nous entretenons ? A quoi bon dénoncer encore nos bons maîtres puisqu'ils sont là, devant nous, représentés par les conseillères nationales Brenda Tuosto (PS/VD), Léonore Porchet (Verte/VD et co-directrice de BDFIL) ou par l'inénarrable président du Parti socialiste vaudois Romain Pilloud, secrétaire général de l'ATE Vaud ? Des rebelles d'État s'opposent au travail de ce même État – garantir une mobilité décente digne d'un pays riche – à grand renfort de subventions : la boucle est bouclée. Empapaouté, tout un pan de la jeunesse est là, qui approuve totalement la marche du monde tel qu'il va, noyé dans un océan de décibels et d'écologisme de surface. « Point de berger et un seul troupeau ! Chacun veut la même chose, tous sont égaux : qui a d'autres sentiments va de son plein gré dans la maison des fous », comme l'annonçait Nietzsche dans son Zarathoustra.



Portrait de Nietzsche par Munch en 1906. Quelque chose d'un prophète de la décadence.

Certains, heureusement, n'ont pas encore totalement désappris à penser. S'ils sentent le ridicule de notre épuisement civilisationnel, ils tentent de lui donner une cohérence sous l'appellation de « wokisme ». Nul ne sait vraiment où commence et où s'arrête le concept, et des notions aussi diverses que la « masculinité toxique », les « oppressions systémiques » ou la « non-binarité » lui sont généralement associées. Mais quid du combat pour la « libération animale », omniprésent dans les années 2010 ? Quid du transhumanisme ? Du sans-papiérisme ? Et que faire des contradictions internes d'un mouvement qui surinvestirait la portée de la biologie dans un sens (le Blanc naîtrait oppresseur et le Noir victime) tout en la niant dans un autre registre en préférant « l'expression de genre » au donné naturel du sexe ?

Le carnaval pour horizon

Peu importe, wokisme ! Ainsi naît un épouvantail bien pratique, mais qui ne nous aide pas à penser. Au contraire, il nous présente comme de radicales nouveautés des tendances à l'œuvre depuis des décennies. Dans son journal intime de 1994-1995, l'écrivain Philippe Muray ne s'énerve-t-il pas ainsi déjà contre la tendance à réécrire la vie des grands écrivains pour la rendre plus conforme à la morale moderne ? Oui, ce qu'on appellerait plus tard la « cancel culture », ou « culture de l'annulation », est déjà bien là dans la volonté d'un scribouillard de dénoncer l'indifférence de Shakespeare devant les malheurs des paysans de son temps (p.161). Quant à la masculinité toxique, Muray la dénonce déjà en 1994 à propos du « mur de la honte » d'une importante université américaine où sont affichés les noms des harceleurs... et de ceux qui est suspectés de le devenir un jour (p.103). Et l'écrivain de résumer le tout en une formule lapidaire : « La persécution au nom de la lutte contre les persécuteurs » (p.83).

Que l'on cherche à englober tout cela dans l'idée plus générale d'un « wokisme » qui rongerait nos sociétés, pourquoi pas, après tout. Muray parle lui de « cordicolisme » ou de carnavalisation du monde. Peut-être cette dernière notion est-elle toutefois la plus efficace : moment hors du calendrier, moment d'inversion des hiérarchies naturelles, moment bruyant, sans doute le carnaval est-il bien la matrice du monde moderne.

Puisse bientôt revenir un mercredi des Cendres.

Nous, « plumes de droite »

écrit par Raphaël Pomey | 20 mai 2024

Un journaliste devrait toujours se considérer comme un peintre sans talent.

La Suisse contre les robots

écrit par Raphaël Pomey | 20 mai 2024

La participation du Peuple à un recueil de textes consacré au manque de diversité de la presse romande, le mois dernier, a pu surprendre. Paru aux Éditions Favre, cet ouvrage coordonné par Myret Zaki réunit en effet des auteurs (la bienséance moderne voudrait qu'on ajoute « et des autrices ») qui, bien souvent, se sont engagés très loin dans des thématiques que

n'avons pas abordées frontalement, voire jamais traitées du tout.

La tyrannie du tofu

écrit par Raphaël Pomey | 20 mai 2024

« Sexe, animaux, météo, crime et bouffe » : d'après les consignes d'un rédacteur en chef de nos jeunes années, telles étaient les « mamelles du journalisme » auxquelles nous étions appelés à téter pour réussir une belle carrière. Cynique, drôle, parfois génial, cet original aujourd'hui recyclé dans la communication aimait nous provoquer pour faire naître en nous un désir de liberté, de rébellion même.

Revenir à notre essentiel

écrit par Raphaël Pomey | 20 mai 2024

Pour entrer directement dans l'esprit de Noël, citer un article légal constitue en général un choix audacieux. C'est pourtant celui que nous allons tenter à l'instant.

Et le monde occidental devint stérile

écrit par Raphaël Pomey | 20 mai 2024

Un culte détonnant a lancé le dimanche des dernières élections. Où l'on voit la même stérilité frapper politique et religion.

Nous avons le doigt d'y croire

écrit par Raphaël Pomey | 20 mai 2024

La sensibilité conservatrice, dont ce journal se revendique ouvertement, souffre de cette tendance qui consiste à chercher dans l'actualité les signes d'un irrémédiable déclin. Parce qu'il a souvent le travers d'oublier que l'existence est belle, et l'absinthe délicieuse, le « droitardé » (comme disent les jeunes) se complaira dans la pose de celui qui décèle avant tout le monde les signes de l'effondrement final. Il le fait parfois avec style, souvent en se montrant relativement amusant. Le problème, avec cette disposition d'esprit, c'est qu'elle ne rend service ni à celui qui impose sa mauvaise humeur permanente, ni à l'entourage ou aux lecteurs qu'elle serait censée édifier. Une analyse lucide implique toujours de constater d'abord qu'il est bon de vivre à l'époque où nous rendons l'âme à 70 ans et non pas à 30, où le taux de mortalité infantile n'est pas d'un sur quatre, et où la guerre civile ne ravage pas le pays.